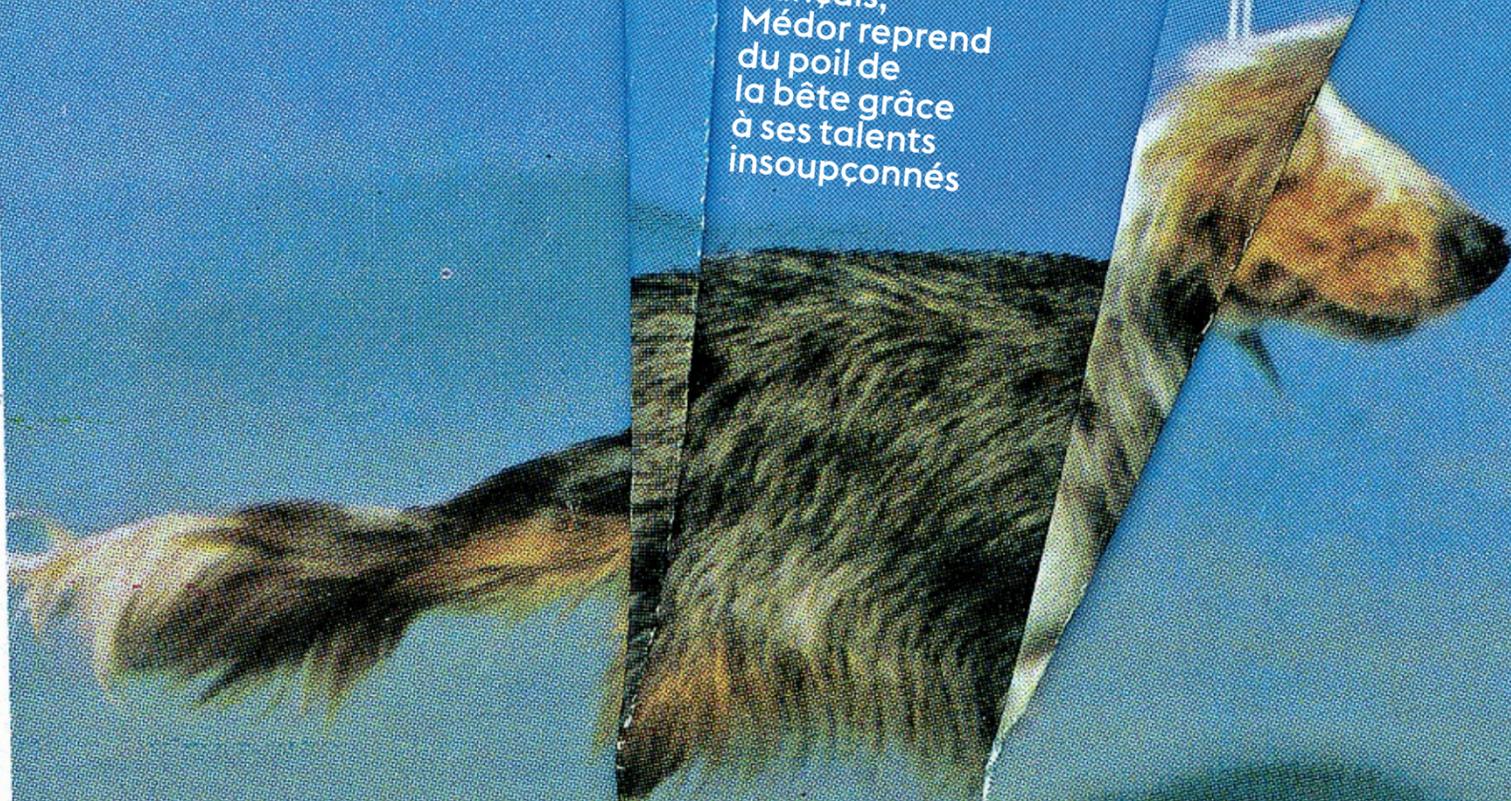


2

ENQUÊTE

# Merci mon chien

Dépassé en nombre par le chat dans les foyers français, Médor reprend du poil de la bête grâce à ses talents insoupçonnés



6 **APOCALYPSE NOW ?**  
Kit de survie

Les survivalistes tiennent désormais Salon. Certains semblent attendre la fin du monde avec impatience... au coin du feu

7 **ROSÉ**  
Jus de tavel

Ce vin défie la mode des robes pâlottes en imposant sa nuance incarnate et ses arômes puissants

8 **UN APÉRO AVEC...**  
Salvatore Adamo

Le crooner romantique tient à préciser qu'il n'est pas l'homme de ses chansons. Il a en effet plus d'humour

**N'** évoquez pas leur soi-disant vie de chien. Cette année, Snoopy, Tina, Sam, Ulysse, Chipie ou Rocky tiennent leur revanche. Depuis le 16 février, le zodiaque chinois nous a fait basculer dans le règne du Chien de Terre. Et si, en 2018, les porcs sont mis à l'index, les chiens sont, eux, à l'honneur. Et pas seulement aux Oscars canins, les Crufts, où 22 000 beautés de tout poil et de tous pays, se sont pressées début mars, à Birmingham (Royaume-Uni).

On les retrouve, bâtards et galeux, stars du nouveau film de Wes Anderson, *L'Île aux chiens*, qui sortira le 11 avril. Ou dans la fable absurde *Chien*, de Samuel Benchetrit, actuellement sur les écrans, mettant en scène un Vincent Macaigne réduit à se mettre à quatre pattes afin de capter l'attention de ses semblables. Vedettes du défilé automne-hiver de la marque italienne de luxe Tod's, au bras des mannequins, transformant le « catwalk » en « dogwalk ». Mais aussi objet d'étude en sciences sociales dans plusieurs ouvrages, dont le dernier en date, *Chiens* (PUF, 144 p., 9 €) du philosophe Mark Alizart.

« On est en train de redécouvrir cet animal qui était jusque-là un héros très discret de notre histoire, souligne l'auteur. Aucun pays n'a le chien pour symbole national, il n'est pas un animal merveilleux dans les œuvres majeures de la littérature ou de l'histoire de l'art. Sans compter que le mot "chien" est une

ENQUÊTE

# Extension du domaine du chien

Grâce à ses compétences multiples, il a trouvé du boulot en crèche, en médiathèque et même à l'hôpital, quand il ne traque pas la punaise. Comme son maître, il va au bureau et s'est mis au sport

insulte dans presque toutes les cultures. » Sa soudaine réhabilitation tiendrait à ses qualités, en phase avec les valeurs montantes du moment. Pour Mark Alizart, « sa surprenante dureté au mal mais aussi son extraordinaire délicatesse renvoient à la résilience, à l'empathie, à un idéal de sagesse, des aptitudes au bonheur que les humains recherchent en ces temps troublés ».

L'époque est au chien multicarte, assaisonné à toutes les sauces, et notamment à celle du quotidien. Car l'animal n'est pas que de compagnie, il est devenu aussi, grâce à son flair hors pair, sa présence bonhomme et sa capacité à saisir les émotions, un auxiliaire de santé, un ambianqueur d'open space ou encore un passeur de savoir. « Il y a de moins en moins de réticences à l'admettre dans des lieux collectifs qui lui étaient auparavant fermés, comme les établissements pour personnes âgées ou handicapées, les prisons, l'entreprise, confirme Natacha Harry, la présidente bénévole de la SPA. Sa présence crée du lien, offre un sujet neutre de conversation, ravive des souvenirs, fait surgir des émotions. »

Depuis plus de quinze mille ans, l'homme et son chien vivent l'un à côté de l'autre. Premier animal domestiqué, bien avant les bovins, les porcs et même les chats, son compagnonnage s'est fait d'abord sur le mode utilitaire. « Il nettoyait les poubelles, donnait l'alerte, gardait le troupeau, chassait... », détaille le sociologue Christophe Blanchard, maître de conférences à l'université Paris-XIII et maître-chien, auteur d'un ouvrage sur les relations homme-animal (*Les maîtres expliqués à leurs chiens*, La Découverte,

2014). On le fit ensuite entrer dans le foyer, devenant un quasi-membre de la famille, à la fidélité à toute épreuve et à la présence rassurante.

« Pendant longtemps, le chien a été l'animal de compagnie préféré des Français, affirme Natacha Harry. Beaucoup de gens continuent à rêver de ce compagnon fidèle. » Certes, depuis les années 2000, les chiens se sont vu dépasser en nombre par les chats : 13,5 millions de félins vivent dans les foyers français, contre 7,3 millions de canidés, selon l'enquête de la Fédération des fabricants d'aliments pour chiens, chats et oiseaux Facco (2016). Une remontée spectaculaire réalisée au détriment du meilleur ami de l'homme, et qui fait de la France le deuxième pays du continent européen avec la plus large population féline, après la Russie (étude GFK, mai 2016). Mais, pour la première fois en quinze ans, selon l'enquête précitée, la population canine a repris un peu du poil de la bête, en légère augmentation de 1,1 % par rapport à 2014.

Eponge émotionnelle, très dépendant de l'homme, il est un animal docile et maniable, capable de comprendre et de s'adapter aux attentes permanentes de son maître. Ce dernier ne lui en est pas toujours reconnaissant. La constance des abandons de chiens dans les refuges de la SPA (6 637 en 2017) et surtout le record de signalements de maltraitances sur animaux (9 000, soit plus de 36 % par rapport à 2016), dont beaucoup concernent les chiens, prouvent que cette relation tient aussi de l'amour... vache.

Catherine Rollot



« On est en train de redécouvrir cet animal qui était jusque-là un héros très discret de notre histoire »

Mark Alizart,  
philosophe



## Cabot, boulot, dodo

A l'heure de l'embauche, au milieu de la nuée d'employés en tenue de travail, une vingtaine de collaborateurs débarquent chaque jour au siège social de Purina dans le plus simple appareil. Ou plutôt avec leurs poils. Depuis deux ans, la filiale de Nestlé, spécialisée dans la nourriture pour animaux, autorise et encourage ses salariés à venir travailler accompagnés de leur chien. Une pratique bien plus admise aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne qu'en France.

Les Anglo-Saxons ont même instauré une journée annuelle, Bring Your Dog to Work Day – la prochaine aura lieu le 22 juin –, pour promouvoir l'idée. La démarche commence cependant à intéresser quelques entreprises françaises, qui estiment que la présence d'animaux de compagnie peut contribuer à augmenter le bien-être des salariés, voire à renforcer la cohésion des équipes. Débarrassés du souci de laisser leur chien seul et rassurés

par sa présence au pied de leur bureau, ces salariés seraient alors plus engagés dans leur travail. Médor ou Chouquette parviendraient même à faire baisser la tension dans l'open space. « La présence d'un chien désamorce pas mal de conflits, car ils sont d'humeur égale », souligne Brigitte His, fondatrice des trophées Pet Friendly, un concours qui récompense depuis deux ans les entreprises favorisant la présence des animaux. « Beaucoup d'artisans,

d'autoentrepreneurs, de professions libérales travaillent avec leur chien, rappelle Brigitte His. Mais c'est encore marginal dans des entreprises plus importantes, même si certains secteurs comme la communication, les médias ou encore les start-up sont plus ouverts à cette pratique. » Plus que des objections d'hygiène, de nuisances ou d'allergies, la première réticence viendrait d'un manque d'information. « La plupart des dirigeants ont l'impression que c'est une montagne à mettre en place », déplore-t-elle. Dans la loi, aucune disposition n'interdit pourtant la présence d'un animal sur le lieu de travail. A l'exception des bêtes accompagnant les personnes handicapées, les animaux de compagnie sont prohibés dans les établissements de santé, l'administration publique ou l'alimentaire. Au sein des entreprises privées, c'est donc le règlement intérieur qui statue sur la question. Si aucune clause n'est prévue, l'autorisation de l'employeur comme l'approbation des collègues sont plus que conseillées pour garantir une cohabitation harmonieuse. Avant de pouvoir s'installer sur la moquette du département marketing, les compagnons à quatre pattes doivent remplir certains critères. « Le chien doit être propre, avoir ses vaccinations à jour et être apte à vivre en communauté », explique Magali Gavaret, responsable communication Purina France, chargée du programme Pets at Work. Les chiens d'attaque,

classés 1 et 2, comme le rottweiler et le pitbull, sont proscrits. Pour assurer le succès de l'opération, une charte et un code de bonne conduite ont été mis en place. L'accès aux toilettes et à la cantine leur est, par exemple, interdit. « Ils peuvent en revanche venir en salle de réunion à condition que tous les participants soient d'accord », poursuit Magali Gavaret. Car certaines personnes sont moins à l'aise avec les animaux. Pour cela, nous avons aussi développé une signalétique pour signifier la présence potentielle d'un chien dans un bureau. » A chaque étage, un petit espace leur est réservé avec des jouets, gamelle et point d'eau. Un enclos à l'extérieur est prévu pour qu'ils puissent faire leurs besoins. Le reste du temps, les chiens restent sans laisse, aux côtés de leurs maîtres. Le spécialiste de la nutrition animale a lancé, en septembre 2017, l'Alliance Pets at Work pour créer au niveau européen une communauté d'entreprises ouvrant leurs portes aux chiens. Objectif : 200 sociétés d'ici à 2020 qui pourront bénéficier de l'expérience de Purina, grâce, notamment, à un kit d'accompagnement. Une quinzaine d'entreprises, principalement allemandes, italiennes ou britanniques, avaient déjà intégré cette alliance. La première française devrait signer d'ici quelques semaines. En espérant que les facéties de Rantanplan arrivent à déridier l'humeur de dogue du N + 2.

C. Ro.



L'artiste néerlandaise Ruth van Beek collectionne les photos de chiens qu'elle métamorphose par le biais de coupages et de pliages, créant de nouvelles espèces. La série a fait l'objet d'un livre, « The Levitators » (RVB Books, 2016). RUTH VAN BEEK/COURTESY OF THE RAVESTIJN GALLERY

### COÉQUIPIER SPORTIF

## Cours Forrest, cours!

### RECONNAISSANCE DU VENTRE

**« Le chemin du cœur est le même pour un chien que pour un homme. Au bout de deux semaines, Stupide a compris qu'il dépendait de moi pour la nourriture, dès lors, j'ai été son maître »**

« Mon chien Stupide », de John Fante (Christian Bourgois, 1987)

Marcher, courir, pédaler ou skier en tirant la langue ensemble. Dans les chemins forestiers, il est de plus en plus courant de croiser de drôles de duos à six pattes, unis dans un même effort et liés par une ligne de trait élastique. Canimarche, canicross, caniVTT, canitrottinette, toutes ces disciplines, encore peu connues mais en plein essor, font du chien un coéquipier sportif de premier plan.

A la tête de la Fédération des sports et loisirs canins (FSLC), Yvon Lasbleiz mesure l'engouement, depuis deux ans, pour le canisport, cette grande famille d'activités « qui se sert de la traction d'un chien, parfois de deux, pour aller plus vite et avoir des sensations différentes ». A sa création en 2007, la FSLC réunissait trois clubs et 90 licenciés. Onze ans plus tard, ils sont près de 2000 à s'entraîner avec leur animal au sein d'une centaine de clubs. « En ce moment, il y en a un qui se crée par jour, s'enthousiasme Yvon Lasbleiz. Et les adeptes du canisport ne sont pas tous licenciés. Beaucoup de gens s'y mettent tout seuls », notamment des femmes, rassurées par la présence d'un animal à leur côté pendant leur jogging.

Sur le papier, cette activité peut être pratiquée sans formation. Un minimum de matériel est cependant nécessaire pour que maître et chien ne soient pas blessés. L'animal doit être muni d'un harnais spécifique en fonction de sa morphologie et est relié à son partenaire humain par une longe en partie élastique, attachée à une ceinture abdominale qui permet d'amortir les chocs et de garder toute liberté de mouvement. Prix de l'équipement : une centaine d'euros pour le canicross, la discipline la plus pratiquée.

L'investissement serait minime au regard des sensations. « Tout le plaisir est dans l'effort partagé, la symbiose qui s'opère entre vous et votre animal », explique Laurine Gagniac, 27 ans, qui fait équipe avec Oscar, un croisé griffon de 10 kg. Comme beaucoup de pratiquants, la jeune femme, thésarde en biologie, courait seule avant de découvrir le canisport.

« J'avais adopté un chien à la SPA qui avait énormément besoin de se dépenser. Quant à moi, j'ai toujours été très compétitive. Courir avec mon animal me motive pour aller plus loin, car je sais que le chien ne ménage jamais ses efforts », poursuit la jeune femme, licenciée depuis deux ans à Cani Folie Association, un club toulousain.

« Le chien oblige à faire de plus grandes foulées, à se donner à fond. Il fait augmenter la vitesse de course jusqu'à 30 % », précise Baptiste Lauer, 34 ans, chef de projet dans le digital et créateur de Musher-experience.com, un site consacré aux sports monochien et d'attelage. A la différence du « mushing », l'attelage avec chiens de traîneau, le canisport se pratique partout et avec tout type de chiens. Seule réserve, l'animal doit être adapté aux capacités de son maître. Les compétitions qui fleurissent un peu partout et tous les week-ends sont obligatoirement supervisées par une équipe vétérinaire, les chiens doivent être vaccinés et âgés de 12 mois, voire 18 mois selon la discipline, et ne peuvent participer qu'à une seule course par jour.

A 15 ans, Gauthier Cambien fait partie des jeunes cadors de la discipline. Ce lycéen de seconde à Béthune dans le Pas-de-Calais, déjà champion de France de caniVTT, a remporté la médaille de bronze au dernier championnat d'Europe. Plusieurs fois par semaine, il s'entraîne avec Joy, un bouvier des Flandres, une race particulièrement endurante. « J'ai commencé après avoir arrêté le tennis, raconte l'adolescent. Au début, mes copains rigolaient : toi et ton vélo avec ton caniche ! Depuis mes titres et mon passage à la télé, ils me prennent au sérieux. »

A côté de ces mordus, beaucoup de pratiquants sont des sportifs du dimanche, qui courent ou marchent avec leur cabot ou reprennent goût à l'exercice grâce à lui. A la clé, un bénéfice pour leur santé et celle de leur bête. A condition, toutefois, que leur bon gros toutou daigne quitter sa place préférée sur le canapé familial.

C. Ro.

LE LIT ET L'ODEUR

## Chasseur de punaises

Colt en a dans les pattes. Ou plutôt dans la truffe. Voilà déjà six ans que ce petit lévrier travaille à détecter les punaises de lit, ces nuisibles qui infestent appartements, hôtels, salles de cinéma et même hôpitaux. Colt fait partie des sept chiens renifleurs de la société toulousaine Eco-Flair. Cette fine équipe d'experts n'a pas sa pareille pour dénicher ces bestioles quasi invisibles à l'œil nu, que l'on croyait disparues depuis les années 1950 et qui font un retour en force dans les villes.

Venu des Etats-Unis, un pays très touché par le fléau, la détection canine des punaises de lit commence à être proposée en France par une douzaine de professionnels, qui interviennent sur tout le territoire. La méthode serait particulièrement efficace. « Un chien peut inspecter une pièce en quelques minutes avec une efficacité à 95 %, là où un homme aurait besoin de trois quarts d'heure avec une fiabilité de 30 % », explique Marie Effroy, fondatrice et directrice d'Eco-Flair.

Dotés d'un odorat 10 000 fois plus développé que celui des humains, les cabots sentent à distance et même à travers murs, gaines techniques ou faux plafonds, la présence d'œufs, de larves ou d'insectes adultes. Il faut les voir renifler à tout-va les recoins d'une pièce, d'une valise ou d'un placard potentiellement infestés puis s'asseoir tout d'un coup, sans aboyer, dès qu'ils ont reconnu les effluves du parasite, pour être convaincu de leur redoutable pouvoir.

Autre avantage : un seul passage suffit pour un diagnostic complet et précis. « Le chien cible les punaises. Il n'est pas nécessaire de traiter toute la surface de la pièce, seules les zones d'infestation le sont, ce qui limite l'utilisation de produits chimi-

ques et revient moins cher », indique Marie Effroy, dont la société n'intervient que dans la phase de détection, facturée autour de 200 euros selon la taille de l'appartement. La désinsectisation et le traitement sont assurés par d'autres prestataires.

En région parisienne, Kristina Pankus, une ancienne graphiste américaine, s'est reconvertie dans la chasse aux punaises, aidée par l'un de ses trois chiens, spécialement dressé aux Etats-Unis. Il y a cinq ans, elle a monté, avec son associé Aldo Massaglia, Doggybug, une société qui se targue de faire certifier chaque année maîtres-chiens et chiens renifleurs par une association américaine agréée de contrôle pour les chiens de détection. Comme les autres, Thunder, un de leurs « cockers de travail », parfait sa formation quotidiennement et fait régulièrement des séjours aux Etats-Unis. « Il faut entraîner les chiens tous les jours pour qu'ils gardent l'envie de trouver, la capacité de concentration sur leur objectif, et leur rapidité », précise Kristina Pankus. Et ce, en toute discrétion. Car chez les particuliers comme chez les professionnels, les fins limiers de Doggybug savent quitter sur la pointe des pattes les locaux avant l'intervention des sociétés de traitement. L'art de chasser se conjugue aussi avec l'art de disparaître.

C. Ro.

QUATRE PATTES &amp; CIE

## Une nounou pas comme les autres

S'il y a bien deux intervenants dont la directrice de la crèche municipale de Plonéour-Lanvern (Finistère) aurait « du mal à [se] passer », ce sont ces deux-là. Deux chiens qui, depuis 2014, rendent régulièrement visite aux petits. « Ils font partie de la vie de la crèche. »

La venue de ces bergers des shetland chez Patouille et Compagnie, univers ouaté et hygiéniquement normé de la petite enfance, est l'aboutissement d'un gros travail et d'un concours de circonstances. Claire Dhorne-Corbel, la psychomotricienne qui intervient de longue date dans les lieux, a passé un diplôme de médiation animale. Elle travaille avec ses chiens Dune et Garenn auprès d'enfants handicapés, et s'en ouvre à la crèche.

Au même moment, dans la commune de Plonéour-Lanvern (6 000 habitants), une petite fille est mordue par un chien. L'idée d'éduquer les enfants au bon comportement avec l'animal ne semble pas farfelue. Le personnel de la crèche élabore un projet pédagogique, lève une à une les réticences parentales, obtient le soutien des élus et l'accord de la puéricultrice responsable du secteur : aucun texte n'interdit l'accès ponctuel des animaux à une crèche. Coup de chance final, Patouille et Compagnie dispose d'une salle à part, facilement nettoyable, idéale pour installer l'atelier chiens.

Depuis quatre ans, donc, deux heures par mois (pour un coût de 150 euros), les tout-petits qui le souhaitent, et seulement ceux-là, peuvent aller s'installer aux côtés de Dune et Garenn, par groupes de quatre ou cinq. Après la léchouille de rigueur sur la main, ils peuvent jouer avec eux à la balle, dans des tunnels et cerceaux, les brosser et, bien sûr, tenter de verbaliser les nombreuses émotions qui surgissent. Evolutions du corps dans l'espace, motricité fine,

langage, peurs à surmonter, tout progresse, et de manière ludique. « Les chiens sont dynamiques », observe la directrice. Les enfants les imitent, tout simplement, sans se poser la question de ce qu'ils peuvent faire. Ces sympathiques peluches vivantes qu'ils apprennent à caresser en douceur, à laisser en paix lorsqu'elles boivent ou se reposent, les poussent au même comportement vertueux avec leurs voisins de berceau. Pendant la sieste, le silence règne. « Plein de choses sont transposables, c'est d'une grande richesse », se réjouit la propriétaire des deux shetlands, qui « n'avait même pas tout anticipé ». Au moment de l'inscription, certains parents prennent désormais soin de vérifier : « C'est bien la crèche avec les chiens ? »

P. Kr.



« The Levitators »,  
RUTH VAN BEEK/COURTESY  
OF THE RAVESTIJN GALLERY

LES SAINTS-BERNARDS DE L'HOSTO

## La truffe contre le cancer

Tout, absolument tout, sur terre, a une odeur. Aucune n'échappe à une truffe de chien. Pas même celle du cancer. C'est ce que compte démontrer Didier Valentin, ancien capitaine de l'armée, maître-chien devenu expert de la détection d'explosifs. Il éduque pour ce « beau projet susceptible de sauver des vies » trois jeunes chiens de chasse springer dans son chenil de Champvoisy (Marne). Par le passé, déjà, il a mis ses springers à contribution pour traquer les maladies de la vigne. « Ils ont mille fois plus de capacités olfactives que nous. Nous, nous voyons, puis touchons pour confirmer. Eux sentent, puis regardent pour vérifier. »

Ce projet on ne peut plus sérieux a démarré il y a deux ans grâce à un autre maître-chien, Jacky Experton. Persuadé que les millions de récepteurs olfactifs présents dans le museau de ses chiens pouvaient détecter certaines maladies, M. Experton adresse des courriers tous azimuts aux hôpitaux. Une seule personne prête attention à cette offre de services apparemment farfelue : Isabelle

Fromantin, infirmière et chercheuse de l'Institut Curie, à Paris.

Elle est déjà sur la même piste. Spécialiste de la cicatrization des plaies tumorales, souvent malodorantes, elle a soutenu une thèse de sciences sur les composés odorants volatils qui s'en dégagent et le repérage de leur signature olfactive. Avec 80 000 euros récoltés par financement participatif, l'aide de l'Institut Curie et de diverses fondations, un premier test de six mois est mené en 2016-2017, en collaboration avec le maître-chien.

Dans une salle d'analyse cynophile, deux bergers malinois spécialement dressés par Jacky Experton détectent en deux passages toutes les 79 lingettes posées, une nuit durant, sur la poitrine de femmes atteintes du cancer du sein, parmi les 130 qui leur sont présentées. Une réussite pour « ce projet aux allures quelque peu étranges » mais dont « le rationnel scientifique est fort », souligne le site de l'Institut Curie. Ces résultats prometteurs sont présentés à l'Académie de médecine en février 2017.

## Auditeur de bon poil

Pour les enfants qui avaient un mal de chien à lire, le golden retriever a été la solution. A la médiathèque d'Illkirch-Graffenstaden, au sud de l'agglomération strasbourgeoise, il s'est mené en 2016-2017 une expérience qui a marqué les esprits et que la directrice, Sophie Jacques, espère renouveler au plus vite : un chien pour lire. C'est en rencontrant des collègues bibliothécaires tchèques qu'elle a découvert cette pratique qui se diffuse dans les pays baltes, anglo-saxons et scandinaves : ouvrir les portes des médiathèques aux chiens pour stimuler les apprentis lecteurs à la peine. Pendant toute une année scolaire, une douzaine d'enfants ont eu droit à des séances d'une heure, dans une pièce spéciale, avec une bibliothécaire, une professionnelle de la médiation animale, Céline Eichenberger, et sa chienne Flora. Temps de relaxation pour

l'enfant, d'abord, puis lecture de l'histoire soigneusement choisie à la chienne aux longs poils blonds placidement allongée sur un matelas, tête entre les pattes. Le principe, selon Sophie Jacques ? « Le chien est une présence vivante qui, contrairement à l'être humain, ne juge pas, ne corrige pas. Lorsqu'on est sans cesse arrêté par l'enseignant, le parent, l'orthophoniste, cela n'encourage pas à poursuivre. Le chien offre une écoute bienveillante, chaleureuse, l'enfant est soutenu dans l'effort. » Au fil des séances, il prend confiance, puis plaisir, et l'habitude d'associer la lecture à autre chose de bien plus sympathique que l'obligation scolaire. Une étude menée par l'université Tufts, aux Etats-Unis (mai 2017), a démontré que les aptitudes des enfants qui lisaient à voix haute aux chiens augmentaient. En douze séances (gratuites pour les enfants), avec un budget global de 1000 euros, l'équipe de la médiathèque a vu s'accomplir des progrès inespérés. Les enfants avaient hâte de revenir raconter des histoires, les parents, des enseignants ont écrit leur satisfaction. Il en est, parmi ces derniers, qui suggèrent désormais aux familles de mettre à contribution le chat ou le chien de la maison.

Pascale Krémer

Il faut ensuite passer à l'étude clinique. Obtenir 1 000 lingettes imprégnées de la sueur de femmes malades, de différents pays et ethnies, les présenter à d'autres chiens dressés, sous diverses conditions climatiques... « Nous démarrons progressivement, au gré des dons que nous recevons sur la plate-forme Kdog. Pour l'instant, il nous manque 350 000 euros », précise Isabelle Fromantin. Seris, spécialiste de la sécurité professionnelle, met gracieusement à disposition tout le soutien logistique, locaux, chiens et éducateurs.

L'étude durera deux ans. Deux nouveaux chiens sont actuellement éduqués par Didier Valentin. Des chiens de chasse « pugnaces, ayant du nez, et joueurs, puisqu'on travaille à la balle ». Celle-ci est glissée dans une boîte à trous contenant une compresse imprégnée de l'odeur d'une malade, afin que les springers associent les deux. Le jouet est rendu quand ils s'assoient devant le bocal. Ensuite, la balle devient superflue, habitude est prise de marquer l'arrêt devant l'odeur mémorisée. « On n'a pas fini d'exploiter le nez des chiens, assure leur maître. Les gendarmes les utilisent pour rechercher des billets de banque, et la police scientifique pour confronter l'odeur d'une scène de crime à celle de suspects. »

Evidemment, l'odorologie canine n'ambitionne pas de remplacer la mammographie, qui doit confirmer cette première alerte. Mais elle peut permettre un dépistage à moindres frais et précoce, donc susceptible d'accroître les chances de guérison. Précieuse dans les pays, d'Afrique notamment, où les appareils de mammographie demeurent peu répandus, cette primo-détection animale pourrait aussi intéresser la Sécurité sociale : son coût ne dépasse pas les 20 euros, et elle impose pour seule contrainte de dormir une nuit avec un linge sur la poitrine. Aujourd'hui, seule la moitié des femmes concernées se présente à la mammographie préventive qui leur est proposée.

P. Kr.

AMOUR

# « Je me demande toujours s'il n'a pas un grain »

La journaliste et réalisatrice Stefania Rousselle a sillonné les routes de France pour entendre des histoires de cœur. Elle a rencontré Marie



BUREAU-TICS

## Bienvenue au Fight Club

Par Nicolas Santolaria

Aujourd'hui, dans la sphère du discours, l'égalité homme-femme est une évidence largement partagée. Malgré cette unanimité de façade, une phalocratie souterraine perdure dans l'entreprise, parfois assortie de rituels censés en renforcer la consistance.

Si une poignée de cadres à barbe de trois jours se réunit régulièrement sous l'appellation de « club barbecue », vous pouvez être à peu près sûr que vous avez affaire à un collectif de l'ombre cultivant discrètement, plus qu'un amour de la viande rouge, un entre-soi masculin aux allures de Fort Alamo. On appelle *male bonding* cette façon particulière de faire réseau en discutant football autour d'une pinte ou bien en parlant moteurs dans la fumée de cigare. Ces valeurs censément masculines partagées entre pairs cachent en réalité une implacable mainmise sur les réseaux de cooptation.

Si les femmes ne sont pas exclues de manière explicite de ce type d'activités, elles restent le plus souvent mises à l'écart ou cantonnées au rôle de caution « diversité ». Cette économie informelle du pouvoir ne semble finalement tirer sa raison d'être que de son sexisme structurel. Si l'on faisait un peu de psychanalyse de comptoir, on pourrait même y déceler une peur panique de la castration. Non contente de s'arroger les meilleures places, la gent masculine se vit sur le mode de la citadelle assiégée, comme si elle était sous la menace d'une paire de ciseaux géants.

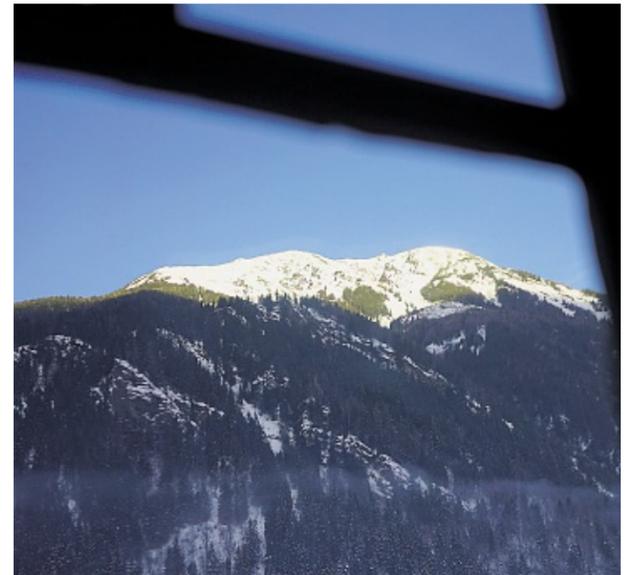
On appelle « male bonding » cette façon de faire réseau en discutant football ou moteurs dans la fumée de cigare

Le film *Fight Club*, de David Fincher (1999), constitue une illustration paroxystique de cette inclination à la privauté défensive. « On est une génération d'hommes élevés par des femmes », professe, sur le ton du regret, le personnage de Tyler Durden. Alors, que faire ? Eh bien, tout simplement créer un club exclusivement réservé aux hommes où ceux-ci pourraient se taper joyeusement sur la

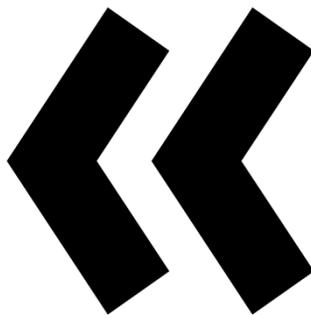
figure, histoire de cultiver en secret un essentialisme velu attaqué de toutes parts. Citée dans *Les Echos*, Ruoxing Liu, une jeune ingénieure chinoise qui travaille dans la Silicon Valley, résume à la fois les effets et l'esprit de ce virilisme clandestin : « Dans mon entreprise, toute l'équipe est composée d'hommes. Ils se surnomment "the brotherhood" [la fraternité]. »

Prolongeant, au travail, les relents misogynes d'une certaine culture universitaire, cette camaraderie de genre s'accompagne de la montée en puissance d'un sociotype à fort taux de testostérone : les *brogrammers*. Ces – littéralement – « frères de programmation » se retrouvent soudés par une passion normative pour les lignes de code, les parties de *beer pong* et les blagues sur les blondes à forte poitrine.

Pour prendre le contre-pied de cette tendance, la journaliste américaine Jessica Bennett, dans son ouvrage *Le Fight Club féministe : manuel de survie en milieu sexiste* (Autrement, 2017), détourne avec humour les motifs cryptiques du *male bonding*. Afin de lutter contre cette endogamie silencieuse, elle milite pour une sororité ouverte aux hommes et transparente. Contrairement à sa version masculine, la règle n°1 du Fight Club féministe est donc : il faut parler du Fight Club féministe.



Marie Devey, 55 ans, factrice, Les Houches, près de Chamonix (Haute-Savoie). Retrouvez la série sur Instagram : @stefaniarousselle



« Malabar Princess » [nom du vol d'Air India reliant Bombay à Londres dont le crash en 1950 sur le glacier des Bossons, près du mont Blanc, fit 48 morts]. Il marchait toujours avec moi. Les hommes, normalement, ils vous attendent pas.

Et cet été, c'est arrivé. Il est menuisier. Il est venu à la maison pour installer une pièce de bois sur une de mes portes. Il ne voulait pas que je le paie, évidemment. Parce que Christian, il est comme ça : il donne, il donne, il donne. Et puis, il est revenu manger, plusieurs fois, à la maison, et en partant, un jour, il m'a fait un petit bisou.

J'étais dans un état d'excitation... Ça faisait des années que l'on ne m'avait pas embrassée.

Mon ex-époux, il ne m'aimait pas. Dès le premier jour de mon mariage, je l'ai compris. Il ne m'embrassait pas. Même pas sur la joue. Pas de tendresse. Moi, je l'avais choisi parce que c'était quelqu'un de sérieux. Pas de bars, pas de femmes. Très travailleur. Ça me rassurait. Je voulais des enfants de lui, pas d'un autre. Mais il était trop dur. Toujours à me demander d'être un peu plus comme ci, un peu plus comme ça. Il ne me parlait pas bien. Je l'ai quitté.

Je suis factrice. Ça faisait des années que je lui livrais son courrier, à Christian. Quand il me voyait dans la rue, il garait son camion et venait de l'autre côté du trottoir me dire bonjour : « Alors, vous passez comme ça, sans m'embrasser ? »

Il ne me plaisait pas. Mais je l'observais. Et je me disais qu'il était vraiment gentil. On est devenus amis. On allait faire des randonnées tout là-haut, sur le glacier, ramasser les restes du

J'ai mis vingt ans à trouver Christian. C'est un bonheur de vie, où j'ai l'impression de faire l'amour pour la première fois, où on se promène nus à la maison. On n'a jamais trop fait ça, ni l'un ni l'autre, auparavant.

D'être avec lui, c'est si bon. Il m'englobe. Je suis comme dans le ventre de ma mère. Il me prépare à manger. Il lui arrive même de m'apporter un repas pendant ma tournée. Il est ouf. Il est *too much*. Je suis encore à me demander s'il n'a pas un grain.

Il est tellement gentil avec tout le monde que ça me donne mal au ventre. Il est toujours en contact avec ses ex-femmes. Il va me parler d'une jolie fille qu'il a croisée dans la rue : « T'as vu la boulangère, elle est hyper sympa, elle est mignonne ! » Mais pourquoi il me dit ça ? Et s'il est si gentil avec tout le monde, alors, avec moi, ce n'est pas une attention particulière ? J'ai du mal à lâcher prise. Il est juste foncièrement bon. Et c'est lui qui a raison.

Je ne lui ai toujours pas dit que je l'aimais. Je vais attendre encore un peu, je crois. Je me dis qu'à mon âge tomber amoureuse d'une personne comme lui, c'est très doux. Avant lui, je ne savais pas ce que c'était d'être aimée.



LES MOTS DU SEXE

## Levrette

Par Maïa Mazaurette

Le bestiaire sexuel est-il universel ?

Si l'animalisation des rapports sexuels traverse les continents, chaque culture adopte pourtant ses propres références. Côté levrette, la langue française semble avoir la logique de son côté – comment ne pas associer la femelle du lévrier, aux pattes avant plus courtes que les pattes arrière, à la célèbre position sexuelle ?

L'anglais, avec le *doggy style*, nous accompagne dans les plaisirs canins, quoique de manière moins spécifique.

Dans la Rome antique, on parlait de *coitus more ferarum*, le « sexe à la manière des bêtes sauvages ». Et, dans l'Italie moderne, la levrette est une brebis (*pecorina*) – moins dangereuse que la lionne proposée par Aristophane. Le Kama-sutra décrit le « congrès de la vache » (*congress of a cow*). On l'aura compris : la levrette, ça n'est pas pour nous autres humains, censés faire l'amour de manière civilisée, donc de face, en déclamant du Baudelaire. La levrette garde d'ailleurs, aujourd'hui encore, sa mauvaise réputation : mettre à quatre pattes une femme, une équipe de foot ou une nation... est-ce dégrader ? (Y compris si, pour ce faire, le pénétrant doit lui-même se mettre à genoux ?) A l'heure du triomphe

végane, doit-on continuer à considérer l'animalisation comme une insulte ? C'est compliqué : la levrette n'est objectivement pas égalitaire. Le pénétrant a tout contrôle sur les opérations, il peut imposer une pénétration anale et, sans surprise, la pornographie lui adjoint volontiers des fessées et autres tirages de cheveux – comme marques de domination et d'humiliation. La personne pénétrée est traitée comme un chien et qualifiée de même – une logique qui se heurte pourtant à l'irrationnel du désir : la sulfureuse levrette reste la position préférée des Français (enquête Zava, 2017).



Tom Hanks est « Seul au monde » (Robert Zemeckis, 2000) et sans allumettes. RUE DES ARCHIVES

SCOUT TOUJOURS

# Demain, l'apocalypse

En cas de catastrophe, ils seront prêts. Les survivalistes pensent à tout, même à lancer leur salon

Patricia Jolly

**E**t si nous nous préparions à la fin du monde? Clément Champault, John Herbet-Karlsson et Pierre Nicolas n'ont rien d'émules de Rambo, mais ce trio d'entrepreneurs, issus d'écoles de commerce et âgés de 25 ans, entend bien nous guider au cas où le ciel nous tomberait sur la tête. Du 23 au 25 mars, ils organisent au Paris Event Center, porte de La Villette, le premier Salon du survivalisme.

Combat et survie en montagne, initiation à la permaculture, sensibilisation aux plantes sauvages comestibles et médicinales ou aux comportements animaliers, art de la navigation ancestrale, gestes de premiers secours, dépassement de soi, télécommunications en situation de crise, autonomie dans la vie quotidienne... De l'écolo sincère au cadre d'entreprise en mal de frissons, il y en a pour tous les goûts dans les thèmes des ateliers et conférences que déclinera ce salon sur trois jours.

« Nos besoins primaires et notre mode de vie sont dépendants d'infrastructures, de chaînes d'approvisionnement ou de réseaux en apparence stables et sécurisés, mais un certain nombre d'événements sont susceptibles de les perturber », explique très sérieusement Clément Champault. Ça peut être une catastrophe naturelle mais aussi une perte d'emploi, un acte de malveillance, une crise sanitaire ou sociale, un attentat. Et, comme une entreprise touchée par une crise, les gens doivent être préparés à absorber le choc et à y survivre, pour rebondir et se relancer. »

Soucieux de rompre avec la caricature qui présente le survivaliste comme « un mec terré dans son bunker avec trois ans de stock de nourriture et des armes » et de toucher un public bien plus large que la communauté survivaliste – entre 100 000 et 150 000 personnes s'en revendiquent en France sur les réseaux sociaux –, les organisateurs ont accolé à leur événement un sous-titre : « Autonomie et développement durable ». Ainsi, sur les 5 000 m<sup>2</sup> d'exposition, une centaine de stands proposeront un éventail de produits allant du stage de survie au kit d'évacuation, en passant par le sac à dos, la tente, le couteau multifonction ou les systèmes de purification d'eau.

Pour la prochaine édition, Clément Champault aimerait encore élargir la cible en invitant « des concepteurs de bâtiments d'agriculture verticale dédiés à la production urbaine de fruits et légumes. Si cette première édition est un succès, rien ne nous interdira de consacrer un hall à l'autosuffisance et un autre à l'outdoor-survie », s'enthousiasme-t-il. Le jeune entrepreneur ne nie pas la « logique commerciale » de l'opération. « Il y a un marché potentiel énorme », déclare-t-il. Nous toucherons aussi bien des gens convaincus par la nécessité de prévenir le risque, d'être résilients, que le grand public adepte des émissions de télévision sur la survie comme « Man vs Wild ». »

Denis Brogniart aurait fait un parrain idéal, mais l'animateur de « Koh-Lanta » n'a pas répondu aux sollicitations des organisateurs. Quant à l'aventurier suisse Mike Horn, « sa fille nous a dit qu'il aurait sûrement été intéressé, mais il n'était pas disponible », affirme Clément Champault, qui avoue la difficulté de fédérer autour du seul thème du survivalisme. Si la cellule de recrutement de l'armée de terre – consciente du vivier que représentent les 8 000 à 10 000 visiteurs attendus – s'est rapidement associée au salon, tout comme de grandes enseignes de matériel outdoor, d'autres partenaires et exposants potentiels ont fait la fine bouche. « Beaucoup nous ont répondu qu'ils préféreraient attendre avant d'accoler leur image au salon », regrette Clément Champault.

Pas sûr qu'ils goûtent la présence de Piero San Giorgio dans le casting des conférenciers de cette première édition... Dans *Survivre à l'effondrement économique*, publié en 2011 (Retour aux sources) et vendu à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, cet auteur survivaliste suisse de 47 ans, proche des milieux d'extrême droite, développe la thèse d'un effondrement énergétique, écologique, financier, politique, social et économique menant à un état de guerre généralisé d'ici à 2025. Selon lui, la guerre civile est inéluctable. Il prône le développement de zones rurales autosuffisantes pour pouvoir y survivre. Il a récemment réédité son ouvrage en l'estampillant « édition de combat », car, se justifie-t-il, la couverture est « moins fragile » que celle de l'édition originale... Et il ne désespère pas d'en faire une version de poche.

« Piero San Giorgio est très connoté, mais il est l'auteur de best-sellers qui font référence dans le milieu du survivalisme. Il ne dispose pas d'un temps de parole supérieur à celui des autres conférenciers, et le visiteur a le choix d'aller l'écouter ou non », se défend Clément Champault, rappelant que le Salon du survivalisme est « apolitique ».

Guillaume, 28 ans, survivaliste des Ardennes et futur papa, est impatient d'entendre Piero San Giorgio. « Il représente une tendance extrême que je n'affectionne pas, mais j'ai lu ses livres et j'adhère à son concept de "base autonome durable" qui implique, notamment, d'avoir un potager, d'être autonome en eau », raconte ce jeune boucher, qui a souhaité garder l'anonymat, joint par téléphone. Je ne crois pas à l'apocalypse, mais il faut être préparé face aux problèmes qui peuvent profondément changer notre quotidien. » Sur sa page Facebook baptisée « No Man's Land 08 », Guillaume partage ses tuyaux, qui vont de l'art de la boutique en bocaux pour multiplier ses petits arbres fruitiers, et donc ses vivres, au transport d'une tronçonneuse dans sa voiture les jours de tempête afin de pouvoir dégager une route en cas de chute d'arbres.

« Le survivalisme, c'est avant tout du bon sens, rappelle le jeune homme. Ça consiste à être conscient qu'il existe des risques, à être le moins possible dépendant des secours et des services de l'Etat, et donc davantage capable de venir en aide à son prochain. » Son attachement à l'autonomie lui inspire cependant la crainte de voir se développer avec ce type de salon une forme de « prêt-à-porter » du survivalisme. « Le contenu d'un sac d'évacuation, par exemple, dépend de notre environnement, de nos habitudes. Je n'aimerais pas voir émerger un marché de produits uniformes relevant du gadget. »

David Manise, lui, a décidé de « boycotter » l'événement. Biceps plein les manches et tatouages jusqu'aux coudes, ce Belgo-Canadien de 43 ans, père de trois enfants, est pourtant un précurseur des stages de survie en France depuis le début des années 2000 et l'auteur du *Manuel de survie en milieu naturel* (Amphora, 2016). « C'est sûrement un suicide commercial de ne pas y être, mais je ne me reconnais pas dans ce gros coup marketing qui affiche en plus une tolérance à l'ultra-droite », souligne l'homme qui vit pieds nus dans un hameau en cul-de-sac adossé aux préalpes drômoises. Près du poêle à bois qui chauffe la grande maison de pierre qu'il occupe en échange de travaux forestiers et de bricolage, il désigne une machette qu'il possède depuis ses 7 ans, vestige de son enfance au Québec. « Pas besoin de matériel coûteux et sophistiqué, assure-t-il. Une machette, un bon pull en laine et un poncho de pluie, c'est la base du survivalisme, qui prend tout bêtement racine dans le scoutisme. »

Selon David Manise, plus que les ouragans, les inondations ou les pannes d'électricité généralisées, le véritable danger serait que « les gens cessent de se serrer les coudes dans ces situations-là ». Mais la bonne nouvelle, « c'est que ça n'arrive quasiment jamais. Parce qu'être ensemble, échanger et coopérer donne aux humains un sentiment de sécurité, se réjouit-il. On a beau être la personne la mieux préparée du monde pour une attaque du yéti ou une nouvelle ère glaciaire, on n'est vraiment pas faits pour vivre seuls ». Le survivaliste dit l'avoir d'autant mieux compris que sa compagne l'a quitté il y a un peu plus d'un an. Et pour l'amour, plus dévastateur qu'un raz de marée, on n'a pas encore inventé de kit de survie.

« Les gens doivent être préparés à absorber le choc et à y survivre, pour rebondir »

Clément Champault, organisateur du Salon du survivalisme

« Le plus grand danger, pour le survivaliste, c'est qu'il n'y ait plus de dangers »

Bertrand Vidal, enseignant-chercheur en sociologie à l'université Paul-Valéry de Montpellier, spécialisé dans l'imaginaire des catastrophes et membre du Laboratoire d'études et de recherches en sociologie et en ethnologie de Montpellier, analyse le mouvement survivaliste, qu'il étudie depuis 2012.

**D'où vient le survivalisme ?**

C'est un terme inventé dans les années 1960 par un libertarien américain d'extrême droite, Kurt Saxon, ancien membre du parti nazi américain, aujourd'hui âgé de 86 ans. Il désigne la préparation d'un futur effondrement de la société et/ou d'une catastrophe majeure. Cette mouvance rassemblait des « anti-État ». A cette époque, la peur de l'avenir s'incarnait dans la menace d'une guerre nucléaire et dans le spectre de l'immigration. Pour inviter les gens à s'y préparer, Kurt Saxon distribuait des livrets de survie et d'autodéfense et animait des séminaires. Il était assisté de Don Stephens, un écoarchitecte qui, partant du principe que les villes seraient visées en priorité par une attaque nucléaire, prônait notamment la « survival retreat », consistant à s'éloigner le plus possible des mondes urbains et à survivre dans la nature. Il s'agissait, entre autres, de créer une architecture durable, au sens défensif.

**Comment ce mouvement a-t-il évolué ?**

Depuis le début des années 2000, pour se démarquer de l'image négative de Kurt Saxon, les survivalistes se font appeler *preppers*, « ceux qui se préparent ». Les peurs collectives évoluant, ils redoutent désormais une catastrophe écologique ou technologique. Ils investissent dans les énergies renouvelables, se réapproprient des savoir-faire anciens, tels que la permaculture et l'agriculture biodynamique. Ils vivent dans l'imaginaire d'un avenir négatif, au contraire des écologistes, qui s'efforcent de construire un avenir meilleur. Pour les *preppers*, demain sera nécessairement pire qu'aujourd'hui.

**Existe-t-il un profil type du survivaliste ?**

On pourrait dire, à traits grossiers, que c'est un

Occidental qui vit en sécurité et qui aime se faire peur. Le plus grand danger, pour le survivaliste, c'est qu'il n'y ait plus de dangers. Mis à part quelques imprévus, nous vivons un quotidien si harassant de sécurité et de prévisibilité qu'il en devient presque ennuyeux. Imaginer l'imminence d'une catastrophe crée une échance dans laquelle le credo « autonomie et résilience » trouve une résonance. C'est pourquoi il y a un certain désir de catastrophe chez les survivalistes. Un espoir méphitique que les choses changent radicalement, que la société devienne palpitante avec une lutte pour la survie. L'idée qu'on pourrait avoir à jouer sa vie pour aller se ravitailler permet de se sentir plus vivant que d'aller tout bêtement au supermarché. Le survivaliste tente de faire des émules dans sa communauté. Pas par altruisme, mais pour ne pas risquer de se faire bouffer par elle. Il n'est pas fou, c'est un hyperrationnel qui met du doute partout. Il est sceptique et pessimiste, et n'a aucune confiance dans le cours des choses.

**Y a-t-il un business du survivalisme ?**

Il existe un Réseau survivaliste francophone (RSF), dont les groupes les plus actifs se trouvent dans des régions urbanisées comme Paris et l'Occitanie. Ces *preppers* sont structurés, hyperconnectés et consomment paradoxalement beaucoup, sous prétexte que la fin du monde pourrait les anéantir. Des influenceurs émergent, qui indiquent sur les réseaux sociaux le meilleur couteau, le meilleur kit de survie, voire la race de poules la plus performante pour contribuer à la vie en autonomie. *L'Homo œconomicus*, qui raisonne en coût-avantage, est dépassé, on est là face à des fans qui pratiquent une consommation tribale. C'est le même principe que pour les adeptes d'Apple contre ceux de Microsoft.

Propos recueillis par P. J.

## Le boléro de Tavel

Longtemps, ce cru a subi la disgrâce, sous l'effet de la mode des robes plus claires. Il n'a pourtant pas à rougir de son rosé

Ophélie Neiman

Il y a le vin que tout le monde connaît parce que tout le monde en a bu : muscadet, beaujolais... et puis il y a le tavel. Il y a le côtes-du-rhône pas cher, ce petit vin rouge sympa qui assomme en traitre comme le barbecue en terrasse de juillet... et puis il y a le tavel. Il y a le rosé de Provence, tellement clair qu'il évoque quelqu'un qui se serait entaillé un orteil dans la piscine... et puis il y a le tavel. Il y a le rosé qui rafraîchirait un four en mode pyrolyse... et puis il y a le tavel. Il y a le rosé qui est fichu l'été suivant, avec une date de péremption proche de la faïsselle... et puis il y a le tavel. Le tavel est une exception qui à la fois réjouit et plonge dans la perplexité.

En plein royaume des côtes-du-rhône, entre le pont du Gard et le pont d'Avignon, là où le vin voit rouge, voici le tavel. C'est l'une des premières appellations d'origine, née en 1936. Avec une singularité : les vigneronnes ne peuvent y produire que du vin rosé. Dans tout le vignoble français, une seule autre appellation peut se prévaloir de ce particularisme, c'est le méconnu rosé-des-riceys, en Champagne (à ne pas confondre avec le champagne rosé, puisqu'il n'a pas de bulles). Partout ailleurs, le rosé partage l'affiche avec l'une ou l'autre couleur. Même un côtes-de-provence peut aussi bien être rosé que rouge ou blanc.

Il y a une autre norme au tavel, encore plus contraignante peut-être : le rosé est obtenu par saignée ou par une macération de douze à quarante-huit heures. En langage profane, cela signifie : dans le verre, le rosé de Tavel est très foncé. Framboise, grenadine, mandarine ou fuchsia, sa robe revêt diverses nuances, mais il ne s'aventure jamais dans le blème. Impensable, donc, de l'imaginer surfer sur la mode des rosés pâlots, presque gris. Tant mieux. Le tavel est un vin qui assume sa personnalité atypique, qui ne triche pas avec son identité. Mais c'est également sa fatalité : quand la couleur groseille passe de mode, que faire, sinon le dos rond ?

Voici exactement ce qui est arrivé. Les consommateurs séduits par les cigales provençales ont oublié sa robe vive. Tavel, considéré autrefois comme l'un des seuls grands rosés, voire comme un rouge léger, a déserté les tables gastronomiques. Majoritairement

capacité. C'est un sentiment à prendre au sérieux et à ne pas banaliser», explique la psychologue Isabelle Filliozat. La dévalorisation intervient le plus souvent à partir de 8 ans, à un âge où le regard de ses pairs est essentiel. Plus que la peur de l'échec, c'est l'acceptation par autrui qui se joue là. Pour la psychologue, «c'est, dans ce cas, davantage un problème d'attachement qu'un problème de performance».

Qui ne s'est jamais exclamé qu'il se trouvait nul, en dessous de tout, ou tout au moins pas doué ? Occasionnellement, passe encore. D'ailleurs cette auto-dévalorisation n'épargne personne et sévit à n'importe quel âge. Mais lorsque c'est à tout bout de champ ? Ce garçon de 6 ans «n'arrête pas de se dévaloriser», témoigne, sur le forum de Parent-solo.fr, ce papa en quête d'un coup de pouce pour remédier à «l'état de tristesse et d'énerverment» dans lequel se met son fils dès «qu'il n'y arrive pas ou ne fait pas aussi bien ce qu'il veut». Et ça se produit pour tout et n'importe quoi, s'inquiète-t-il.

«Lorsqu'un enfant ou un ado dit qu'il est nul, il a la conviction de l'être – tout au moins sur le moment – mais ce n'est pas pour autant un appel au secours. Le parent doit toutefois être vigilant si la réflexion est récurrente et l'aider à dépasser ce sentiment d'in-

Comment aider un enfant qui ne se trouve pas à la hauteur, en phase d'apprentissage ou face à une situation, à surmonter ses craintes et (re)prendre confiance en lui ? Certains expriment aisément leurs difficultés, d'autres non. Ces derniers peuvent ainsi se dérober ou ne pas faire un travail demandé : plutôt que de dire «Je suis nul», ils vont systématiquement attribuer le tort à autrui. Ainsi, c'est le prof, le sport ou le jeu qui est nul... pas



REIN JANSSEN POUR «LE MONDE»

vendu chez les cavistes et en restauration il y a quinze ans, il est devenu un vin de grande distribution.

Comment inverser la tendance aujourd'hui ? Thomas Giubbi, coprésident du Syndicat des vins de Tavel, se choque qu'on puisse résumer son vin au rosé : «Tavel est un cru du Rhône avant d'être une couleur. Nous produisons un cru qui se trouve être un rosé, mais c'est d'abord un vin de terroir !» Pas question de réformer ou de transformer ce cru, donc.

Les trente-deux domaines et les quatre caves coopératives qui le façonnent préfèrent mettre l'accent sur ses atouts. Car ils sont bien réels. D'abord le goût. Oui, ce rosé a du goût et pas qu'un peu. Il est même très puissant. Et tant pis si cela choque celui qui veut sentir la crème solaire de son poignet davantage que le contenu de son verre : le tavel se boit à table, avec du veau ou du homard, des plats qui en jettent. Et qui n'attendent pas la chaleur ; les salades de tomates, très peu pour lui, on le boit maintenant. Et puis une chose, qui va ravir les étourdis : le rosé de tavel peut vieillir ! L'été s'est terminé trop rapidement et vous n'avez pas bu votre bouteille de 2016 ? Tant mieux, c'est maintenant qu'elle est meilleure. Alors que les supermarchés ont déjà reçu le millésime 2017 de leurs rosés passe-partout, tavel vend encore fièrement son 2016. Voilà un vin qui ralentit la course du temps, bouscule le calendrier et les dates de l'été. Il n'y a plus de saisons !

TROIS NUANCES DE ROSÉ

> **DOMAINE DE LA MORDORÉE, «REINE DES BOIS», 2016**  
Merveilleux. Un rosé qui sent le brugnion, les fleurs et le litchi, avec une structure en bouche splendide. Un vin élégant qui vieillira au moins cinq ans, par un des domaines fleurons de l'appellation. **15,50 € (bio)**

> **CHÂTEAU D'AGUERIA, «TAVEL», 2016 ET 2017**  
On adore les deux derniers millésimes. Le 2016 est apaisé, avec une bouche fine, beaucoup de longueur, une tenue pas facile dans ce millésime parfois un peu lourd. Le 2017 gagne en richesse et embaume les fleurs. **11,80 €**

> **DOMAINE LA ROCALIÈRE, «LE CLASSIQUE», 2017**  
On adore ce rosé vineux, puissant, sérieux et sévère, taillé pour la gastronomie. Son aîné de 2016 révèle un côté viande qui rappelle les vieux bourgognes. **10 € (bio)**

### LES ENFANTS D'ABORD

## «Je suis trop nul(le)»

Marlène Duret

« EN RÉALITÉ, LE PARENT DOIT ENTENDRE «MON ENFANT SE SENT NUL» ET S'INTERROGER SUR LA MANIÈRE DE LE VALORISER »

Isabelle Filliozat, psychologue

déployés par leurs enfants», souligne la psychologue qui propose de décrire le processus dans lequel est inscrit l'enfant – préférer «J'ai vu comment tu t'es hissé à bout de bras, tu sens tes muscles ?» au «Tu as réussi à escalader cet obstacle» – et de le complimenter sur les moyens mis en place plutôt que de focaliser sur l'objectif atteint, ou à atteindre. Ce qui lui évitera d'être obnubilé par cet intransigeant «Ai-je atteint le résultat ou pas ?»

Si un enfant persiste à dire qu'il est nul, sa détresse peut être immense. «Tu as l'impression que tu n'y arrives pas, c'est bien ça ?», lui demande-t-on, et on ajoute ce petit mot absolument génial qui est le mot ENCORE, qui va lui donner une perspective d'ouverture positive», préconise Isabelle Filliozat. Oui, c'est vrai, il n'y arrive pas ENCORE ! Mais rien n'est moins arrêté, et moins nul encore, que la palette infinie de ses potentiels à venir.

eux ! «En réalité, le parent doit entendre "Mon enfant se sent nul" et s'interroger sur la manière de le valoriser», suggère Isabelle Filliozat, auteure, notamment, de *La Confiance en soi* (pour les 5-10 ans, Nathan, 2017).

«Les parents ont tendance à s'intéresser davantage aux résultats qu'aux efforts

UN APÉRO AVEC...  
SALVATORE ADAMO

Chaque semaine «L'Époque» paie son coup. Le chanteur à la voix de velours, qui tourne à l'eau pétillante, se confie sur son art de la composition

## «Je ne suis pas uniquement celui qui se languit d'amour»



MARCO CASTRO  
POUR «LE MONDE»

Par Philippe Ridet

Soixante-quinze ans, et toujours là. Soixante-quinze ans, et un peu las. «Vous vous rendez compte, je suis allé trente-huit fois au Japon... A chaque fois pour trois semaines ou un mois. Je n'ai pas assez vu mes enfants. Aujourd'hui, je chante encore à l'étranger. Mais je réduis les séjours. Quinze jours au Chili en mai. On voudrait que j'aille au Québec. Mais pendant un mois. C'est trop...» Salvatore Adamo nous a donné rendez-vous au bar de l'Hôtel de Sers, rue Pierre-I<sup>er</sup>-de-Serbie, dans le 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris, à deux pas des Champs-Élysées. Un palace comme il y en a tant, dans les parages. «C'est un endroit qu'il aime bien», nous avait assuré son attaché de presse. Adamo : «Oui, c'est tranquille, cosy. En fait, j'ai un pied-à-terre à deux pas. J'y viens quelquefois pour des rendez-vous. Autrefois, j'habitais place des Vosges. Mais c'était loin du quartier des radios. Un matin, j'ai raté un rendez-vous avec Michel Drucker sur Europe 1 à cause des embouteillages. Du coup, j'ai décidé de me rapprocher, mais les radios n'invitent pratiquement plus de chanteurs en direct...» A quoi ça tient, le choix d'un lieu, parfois.

Pour l'ambiance, il faudra repasser. Plus tard, peut-être. Alors pourra-t-on goûter au charme «à la fois raffiné et branché du S'Bar» que vante le site Internet de ce 5-étoiles. Il «vous accueille dans un décor intimiste, récite-t-il encore, sur fond de musique jazzy. Du mobilier dans des tonalités chaleureuses de brun avec de larges canapés (...) donnant lieu à une atmosphère magique». Evidemment, comme il est 4 heures de l'après-midi ce jeudi-là, ce n'était pas tout à fait ça. Salvatore Adamo, qui venait d'en finir avec le photographe, buvait une eau de Badoit. Nous avons opté pour une San Pellegrino.

On a tout dit de la voix de Salvatore Adamo. Rauque et douce à la fois, comme du papier de verre double zéro, celui avec lequel, à la fin des opérations de ponçage, on

donne au bois la douceur du satin. Mais c'est quelque chose de l'entendre en vrai, même si c'est pour vous parler de *Si vous saviez...*, son 25<sup>e</sup> album sorti tout chaud chez Polydor. Un disque tout en douceur, comme s'il pouvait chanter autre chose que des chansons de sucre filé depuis son premier tube en 1963, influencé par Domenico Modugno, qu'il écoutait sur Radio-RAI (ondes courtes), et Cliff Richard, sur RTL. «Il y a cinquante-cinq ans», fait-il remarquer mine de rien en nous filant un violent coup de vieux. J'ai toujours le super 45-tours acheté en 1968 sur lequel il interprète *Valse d'été*, *Et sur la mer* et *F... comme femme*. Sur la pochette, il pose, guitare à la main, chemise azur, pantalon blanc et espadrilles. Mes parents l'aimaient bien, celui-là, avec sa discrétion et ses bonnes manières (*Vous permettez, Monsieur?*), ses cheveux bruns de sicilo-belge, ce fils de mineur qui, dans le baraquement où il avait vécu enfant, entendait sonner le tocsin pour ceux qui ne remontaient pas.

Pourtant, sur son album – agrémenté d'un joli duo avec Camille –, une chanson, «*Méfie-toi (Y'a pas plus gentil que moi)*», prévient qu'il n'est pas tout à fait ce qu'il paraît être : «*Suis-je celui que l'on croit?*», s'interroge-t-il. Un psy trouverait dans d'autres textes une récurrence insistante du thème du dédoublement. Schizo, Adamo? «*Il ne faut pas me confondre avec les personnages que j'interprète dans mes chansons*, indique-t-il, comme s'il nous parlait de la différence entre auteur et narrateur dans *A la recherche du temps perdu*. Le «je» des chansons n'est pas moi. Je me mets dans la peau des autres. Ce sont des nouvelles que j'écris. Comme du Salinger, enfin, à mon niveau. Et le public le sait très bien, il sait que je suis espiègle et pas uniquement celui qui se languit d'amour. Pour moi, l'humour est capital. Mes amis les dessinateurs belges Tibet et Franquin n'en manquaient pas. On riait beaucoup ensemble.»

Puis la conversation a glissé sur les liens profonds entre la Sicile, où il est né, et la Belgique, où il vit la plupart du temps. «*Ce lien, c'est le surréalisme*, nous a expliqué Salvatore Adamo. Il y a beaucoup de similitudes, de passerelles entre les univers des dramaturges Michel de Ghelderode et Luigi Pirandello.» Et pour ne pas nous arrêter en si bon chemin, il nous a donné, l'air de rien, une petite clé sur l'art de ses compositions. «*La musique, c'est une promenade sur quelques accords. Le texte, c'est du travail. Je reste fidèle à la métrique et à la rime, car ces contraintes ouvrent parfois de nouvelles portes.*» «*Comme chez Georges Perec?*», avons-nous relancé. «*Oui, c'est cela.*» Il vient de finir *Les Jours, les Mois, les Années*, d'Yan Lianke (Editions Philippe-Picquier, 2009). Se plaint de ne pas avoir assez de temps pour lire.

En décembre 2017, il était présent en l'église de la Madeleine pour accompagner son copain Hallyday. «*Dans ces moments-là, on se dit : à qui le tour? Je me suis rendu compte de l'affection que j'avais pour lui. En 1965, je lui avais fait écouter La Nuit. Cette chanson lui allait comme un gant. Mon agent de l'époque m'a dit : "Tu es dingue, garde-la pour toi!" J'ai bien fait de l'écouter.*» Adamo en a fait un tube dans toutes les langues qu'il maîtrise (français, flamand, italien, espagnol, allemand). C'est peut-être l'une de ses meilleures chansons. Il y a tout ce qu'on aime chez lui : amour aveugle, violence rentrée et violons lâchés. Il pense que dans sa version italienne, *La Notte*, la chanson est encore plus expressive. L'Italie, la Sicile, sa deuxième maison où il est à la fois chez lui et ailleurs. Dans les hit-parades transalpins, il était classé avec les chanteurs étrangers... «*J'y retourne une fois par an. Je me ressource, je sens comme un appel intérieur, toujours plus fort avec le temps qui passe.*»

Salvatore Adamo n'a pas d'autre choix que d'être Salvatore Adamo. Pas question d'arrêter. De lâcher le public qui vient toujours à ses rendez-vous sans qu'il ait besoin de se joindre à une tournée de promotion de vieilles gloires. Il vient de remplir l'Olympia à lui tout seul pour la 300<sup>e</sup> fois au moins. Il a perdu le compte. «*Mon moteur, c'est l'enthousiasme. Ce reste d'adolescence que les artistes ont le privilège de garder.*» Bien sûr, ça l'ennuie un peu d'avoir sacrifié sa vie de famille pour complaire à ses fans japonais, dont certains croient toujours que *Tombe la neige* est un haïku né au pays du Soleil-Levant. «*Yuki wa furu/Anata wa konai/Yuki wa furu...*» C'est vrai qu'on pourrait s'y tromper... A la place d'un nouveau voyage, il préférerait voir ses petits-enfants qui vivent à Londres. «*Enfin, dit-il en prenant congé, il faudra bien que j'y retourne. Ne serait-ce que pour faire mes adieux.*» Il paraît que le barman du S'Bar confectionne un ginger mojito du tonnerre de Zeus. On reviendra.

> 1<sup>ER</sup> NOVEMBRE 1943  
Naissance à Comiso (Sicile)

> 1947  
Sa famille s'installe en Belgique

> 1963  
Tombe la neige

> 1965  
Mes mains sur tes hanches

> 2018  
*Si vous saviez...* (Polydor), son 25<sup>e</sup> album

## PENDANT CE TEMPS-LÀ... À CHÉMERY

## Les camions de l'angoisse

Par Frédéric Potet

L'automobiliste égaré sur la départementale 956 du Loir-et-Cher ne saura pas où donner de la tête en traversant Chémery, village de 1000 habitants situé à 30 km de Blois. Confectionnés à partir de palettes, de cartons et de bâches, des dizaines de panneaux artisanaux lui sauteront aux yeux pour l'informer des vertus et des vices – au choix – d'un projet de déviation, appelée à contourner le bourg d'ici quelques années. La commune est divisée en deux camps, les «pros» et les «antis», et aucun ne fait vraiment dans la sobriété. «*Protégeons nos enfants, vite une déviation*», clament les uns. «*Déviation = génocide des zones rurales*», affichent les autres.

Le drame de Chémery est d'être placé entre une autoroute (l'A85) et une zone d'activité nantie d'entreprises (à Contres). Cinq cents camions empruntent quotidiennement son artère centrale, la rue Nationale. La limitation à 30 km/h n'empêche ni le bruit ni la pollution. Pour se croiser, les poids lourds doivent parfois mordre sur les trottoirs. «*Les gens en ont ras le bol*», grommelle Edmond-Louis Simoneau, un journaliste à la retraite qui mène le collectif en faveur

de la déviation. Les rétroviseurs des bahuts passent à 30 cm de ses fenêtres, dans le goulet d'étranglement du village.

Serpent de mer dont on parlait déjà dans les années 1960, le contournement de Chémery a été adopté il y a deux ans par le conseil départemental, qui a prévu d'injecter 11 millions d'euros dans sa réalisation. Le hic est que son tracé va déplacer une partie des nuisances sur l'est de la commune, et perturber d'autres riverains. Ainsi Patricia Van Roomen, une médecin de Romorantin dont la maison se trouvera, demain, à 50 mètres de la

future trois-voies. D'autres mécontents se sont ralliés à sa cause : des agriculteurs, propriétaires de terres expropriables, et des commerçants, effrayés à l'idée de perdre la clientèle de passage.

Les opposants craignent une réaction en chaîne : le déclin de l'activité économique, la fermeture des écoles, bref «*la mort du village*». Ils disent également redouter pour le bien-être de deux espèces protégées ayant leurs habitudes dans les champs promis au béton, une libellule (l'agrion de Mercure) et un oiseau limicole (l'œdicnème criard). L'installation de radars et de chicanes

leur semble préférable, en termes de sécurité, à la création d'une déviation. Surtout si les camions restent là où ils sont.

Ce sont eux, les antis, qui ont ouvert les hostilités, en lançant une pétition dans la commune, puis en demandant à la maire d'organiser un référendum sur le sujet – sans succès. Une guerre de l'affichage sauvage sévit depuis. Chaque camp accuse l'autre de démonter ou de lacérer ses pancartes. Certaines auraient été accrochées «*sur la voie publique*», d'autres sur «*des maisons de personnes mortes*».

Les pro-déviation parlent également de pneus mystérieusement dégonflés et de portails souillés aux déjections canines. Les antis instruisent, eux, des procès en désinformation contre M. Simoneau. Celui-ci a vu rouge, un matin, en découvrant sur la maison du boulanger, qui fait face à la sienne, une caméra pointant vers chez lui. Le garde champêtre est venu dans l'heure démonter l'objet. «*On ne voulait pas l'espionner, c'est ridicule, mais compter nous-mêmes les camions qui passent dans le village*», justifie-t-on dans le camp opposé.

Le pire est peut-être à venir. Si l'enquête publique, qui commencera d'ici quelques semaines, donne raison aux détracteurs de la déviation, les supporteurs du projet n'excluent pas de «*bloquer le village*» en garant leurs voitures le long du côté impair de la rue principale, ce que personne ne fait aujourd'hui mais qui n'est pas interdit.



A Chémery, la déviation divisée. F.P.